

**Scénario du film «1930 — Vladimir Maïakovski. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze»** écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA

### **Résumé du scénario :**

*Le texte retrace la trajectoire de Vladimir Maïakovski en l'imbriquant étroitement dans l'histoire politique soviétique, jusqu'à son suicide en avril 1930. Il commence par la dernière nuit du poète : une soirée apparemment banale chez l'écrivain Valentin Kataïev, en présence des acteurs Boris Livanov, Mikhaïl Ianchine et de Véronika Polonskaïa, l'amante de Maïakovski. On échange des petits billets sur des morceaux de carton arrachés à une boîte de chocolats, Maïakovski exige que Polonskaïa quitte son mari. Le matin suivant, après un bref passage dans son bureau de la Loubianka, elle part précipitamment pour une répétition ; il reste seul et se tire une balle. L'enquête relève un Mauser près du corps, alors que les papiers officiels ne mentionnent que deux autres armes, un Browning et un Bayard. Le Mauser disparaît des pièces à conviction, remplacé par le Browning offert au poète par le puissant tchékiste Iakov Agranov. Une expertise moderne montrera pourtant que le tir mortel vient bien d'un Mauser. Dès les premières lignes, plane ainsi le soupçon de manipulation policière.*

*Le texte déroule ensuite la toile de fond : le réseau de l'OGPU autour de Maïakovski et des Brik. Lili Brik, sa grande passion, et son mari Ossip vivent avec lui en ménage à trois, tout en collaborant avec la police politique. Agranov, proche de Lénine, Dzerjinski puis Staline, responsable de l'exécution de Gumiliov et des grands procès contre l'intelligentsia, fréquente régulièrement leur appartement-salon, où se croisent hauts cadres de la Tcheka, écrivains (Pasternak, Chklovski, Pilniak), artistes d'avant-garde (Malevitch, Rodtchenko), metteurs en scène (Meyerhold), compositeurs (Chostakovitch) et visiteurs étrangers comme Dreiser ou Upton Sinclair. Maïakovski lui-même écrit des poèmes louangeurs sur l'OGPU, ce qui rend plus tragique encore son isolement final.*

*En parallèle, le texte remonte à l'adolescence du poète. Fils de petit noble géorgien, il étudie dans une excellente gymnase moscovite, lit Lénine et Engels, rejoint très tôt le POSDR et est arrêté à plusieurs reprises dès 14–15 ans pour activité révolutionnaire, participation à une imprimerie clandestine, à une bande de voleurs « pour les besoins du parti », puis à une tentative d'évasion de prisonniers. Sa mère adresse une pétition pathétique au gouverneur de Moscou ; son dossier remonte jusqu'au ministre de l'Intérieur et Premier ministre Stolypine, qui finit par classer l'affaire et le libérer. Maïakovski reconnaîtra plus tard que les interrogatoires l'ont forcé à réfléchir au fait qu'« une arme comme la méthode marxiste » était peut-être tombée « entre des mains d'enfant ». Ironie amère : il se suicidera un 14 avril, jour anniversaire de Stolypine.*

*Le texte insiste aussi sur les aspects plus intimes et mondains : les chiens de la maison (le chiot « Chchen », double du poète), les lettres légères, parfois frivoles, de Lili depuis Paris (parlant de bas brillants, de manteaux, de voiture Ford), l'ancienne idylle d'Elsa Triolet avec Maïakovski, le dandy en habit loué, et la vie sentimentale contrastée du poète, tiraillé entre plusieurs femmes et cercles. On voit surgir son voyage aux États-Unis sous l'aile de l'ancien bras droit de Trotski, Sklianski, et du dirigeant trotskiste Isai Khurgin, tous deux morts noyés dans des circonstances obscures, ce qui le bouleverse profondément.*

*Le cœur politique du texte se situe dans la description de l'année 1930 : collectivisation forcée, dékoulakisation sauvage, effondrement du ravitaillement, révoltes paysannes massives, déportations, femmes attelées aux herses à la place du bétail, procès fabriqués contre les économistes (Tchaïanov, « Parti paysan du travail », « Prompartiia », etc.), supervisés par le même Agranov qui fréquente le salon Brik–Maïakovski. La famine se profile à l'horizon, même si une bonne météo retarde d'un an la catastrophe. En même temps, Maïakovski est broyé par la machine culturelle : ses pièces (*La Punaise*, *La Baignoire*) sont accusées de calomnier la réalité soviétique, ses tournées à l'étranger sont restreintes, son exposition jubilaire à Moscou est boudée par les dirigeants, la presse le traite de « compagnon de route », « relais », « pas encore poète prolétarien ».*

*Après sa mort, la publication de sa correspondance avec Lili dans Héritage littéraire provoque un scandale idéologique et une interdiction. Ce n'est que quand Lili Brik écrit directement à Staline, en 1935, pour se plaindre de l'absence de ses livres et de leur retrait des manuels scolaires, que le dictateur rétablit solennellement la gloire de Maïakovski, le qualifiant de « meilleur et plus talentueux poète de notre époque soviétique ». Pasternak résumera cette canonisation tardive en disant : « On a introduit Maïakovski comme on avait introduit la pomme de terre sous Catherine. » La dernière note du texte est tragique : peu avant sa mort, Maïakovski demande au poète Mikhaïl Svetlov s'il pense qu'on l'arrêtera. À la réponse rassurante (« vous, le premier poète de la révolution ? »), il répond simplement : « C'est bien là le problème. »*

## **Scénario :**

### **1930. Vladimir Maïakovski**

Dans la nuit du 13 au 14 avril 1930, avant son suicide, Maïakovski passa la soirée chez l'écrivain Valentin Kataïev. Il y avait aussi les acteurs du MKhAT Boris Livanov et Mikhaïl Ianchine. Maïakovski était venu avec la femme de Ianchine, Véronika Polonskaïa, actrice du Théâtre d'Art. Kataïev se souvient :

« C'était une soirée moscovite ordinaire. On était assis dans la salle à manger. Thé, biscuits, trois bouteilles de riesling. »

Maïakovski arrachait les cartons d'une boîte de chocolats, écrivait dessus des billets pour Polonskaïa et les lui lançait par-dessus la table. Véronika Polonskaïa – tout le monde l'appelait Nora – écrivait ses réponses. Les petits carrés de carton volaient au-dessus de la table, par-dessus le saladier de confiture. D'un côté, puis de l'autre. De temps en temps, Maïakovski emmenait Nora dans la pièce voisine et exigeait qu'elle quitte immédiatement Ianchine.

À trois heures du matin, Maïakovski raccompagna Polonskaïa et Ianchine jusqu'à leur domicile, à Kalantchovka, puis rentra chez lui, au passage Gendrikov. Le matin, il passa prendre Polonskaïa. Elle était pressée : elle devait aller à une répétition. Mais ils passèrent d'abord par le bureau de Maïakovski, passage Loubianski. Polonskaïa ne pouvait pas se permettre d'être en retard : ce jour-là, la répétition était dirigée par Nemirovitch-Dantchenko, qui ne supportait pas les retards. Elle faisait partie de la seconde distribution, pas de la troupe principale. Elle sortit en courant du bureau de Maïakovski. Il se tira une balle.

Dans le procès-verbal de l'enquêteur, il est noté : « À côté du cadavre a été retrouvé un revolver de modèle "Mauser" n° 312045. »

D'après ses papiers, Maïakovski possédait deux pistolets – un système Browning et un système Bayard. Il n'avait pas de Mauser. Le Browning lui avait été offert par le chef du département secret de l'OGPU, Iakov Agranov. Maïakovski, Lili Brik et Ossip Brik appelaient Agranov « Iania ». Ossip Brik était le mari officiel de Lili Brik. Elle était la femme principale dans la vie de Maïakovski, avant et après sa mort. Ils habitaient tous les trois dans un appartement au passage Gendrikov.

Ossip Brik travaillait officiellement au GPU. Lili Brik possédait une carte d'« employée secrète » n° 15073. Agranov et ses collègues venaient régulièrement chez eux, c'est-à-dire chez Maïakovski.

Iakov Saulovitch Agranov travaillait à la Tcheka depuis 1919. Sa spécialité : le travail avec les représentants de l'intelligentsia et les vieux bolcheviks. Il dirigea l'enquête sur l'insurrection de Kronstadt et la révolte paysanne d'Antonov. Il entretenait des relations amicales avec l'écrivain Pilniak et le poète Mandelstam.

Il porte une responsabilité personnelle dans l'exécution du poète Nikolaï Goumilev. Il dirigea lui-même les interrogatoires et prépara les procès contre l'intelligentsia de la fin des années 1920 et du début des années 1930. C'est à lui, à Agranov, que Lénine et Dzerjinski confièrent, en 1922, l'établissement des listes de représentants de l'ancienne intelligentsia à expulser hors de Russie. Au début des années 1930, il bénéficie de la confiance illimitée de Staline. Agranov, avec Staline, se rendra à Leningrad immédiatement après l'assassinat de Kirov et prendra la tête de l'enquête dans cette affaire.

C'est donc Agranov qui offrit à Maïakovski le Browning. Le Mauser trouvé près du corps de Maïakovski fut confisqué par l'ami du poète, employé du GPU, Gendine. Dans le dossier commença alors à apparaître un Browning n° 268079, dont Maïakovski était légalement propriétaire.

Une expertise moderne a montré que la mort avait été causée par un tir de Mauser modèle 1914, avec une balle de cartouche pour pistolet Browning. Le procès-verbal mentionnant la présence du Mauser sur le lieu de la mort de Maïakovski n'a pas été jugé digne d'être retiré. Et le Mauser figure encore aujourd'hui dans le dossier Maïakovski, parallèlement au Browning.

Immédiatement après la nouvelle du suicide de Maïakovski, Agranov, le secrétaire du département secret de l'OGPU Rybkine, et un autre ami de Loubianka des Maïakovski-Brik, Lev Elbert, surnommé Snob, se présentèrent au passage Loubianski.

Lev Elbert vivait chez Maïakovski depuis le 19 février 1930 jusqu'au jour de son suicide. À part Elbert, il y avait, dans l'appartement de Maïakovski, la chienne Boulka et ses petits. Les Brik étaient partis à Londres.

Dans la maison des Maïakovski-Brik, il y avait toujours des chiens. La fois précédente, Boulka avait eu des petits en 1927. Lili Brik écrit alors à Maïakovski de Moscou à Yalta :  
« Mon cher Hirsute-qui-fait-des-petits. Nos petits bouledogues sont merveilleux. Pleurnicheurs, gloutons, bagarreurs. Boulka est en extase à cause d'eux. »

L'appellation de Brik pour Maïakovski, « Chchenit », vient de « Chchen » (le Chiot). « Chchen » était le surnom familial permanent de Maïakovski. En 1920, les Maïakovski-Brik avaient recueilli

un petit chiot. Maïakovski l'avait appelé Chchen. Il raccompagnait Maïakovski jusque chez le boucher au coin d'Ostojenka. Il dormait à ses pieds.

Douze archines carrés de logement.  
Nous sommes quatre entre ces murs :  
Lili, Ossia, moi  
Et le chien Chchenik.

C'est tiré du poème *Ça va bien (Khorosho)*. Plus tard, on se mit à appeler également Maïakovski lui-même « Chchen ». Tous deux étaient grands, lourds sur pattes. « Nous sommes, lui et moi, de gros spécimens humains », disait Maïakovski. Le chien vécut onze mois. Il disparut par hasard : quelqu'un l'avait attiré et tué, par pure méchanceté.

Dans ses lettres à Lili Brik, Maïakovski, au lieu de signer, dessine souvent un chiot. Il dessine bien. Il avait même envisagé de faire de la peinture son métier.

C'est précisément à l'époque où il étudiait en classe préparatoire à l'École d'art Stroganov que se situent les relations brèves, étranges et depuis longtemps oubliées entre Maïakovski, alors âgé de quinze ans, et le ministre de l'Intérieur et président du Conseil de l'Empire russe, Piotr Arkadievitich Stolypine.

En 1906, un garçon de treize ans, issu d'une famille noble, entre en quatrième classe de la 5<sup>e</sup> gymnase classique de Moscou. C'est une excellente gymnase. On y envoyait les enfants des familles de l'ancienne intelligentsia moscovite : les Vernadski, les Soloviov, les Favorskis, les Polenov.

La famille arrivait de Géorgie, de Koutaïssi : la mère, deux filles et un fils. Le père était mort. À Moscou, ils louèrent un appartement à Bronnaïa. Dans son autobiographie intitulée *Moi-même*, Maïakovski écrit au sujet de la gymnase : « Des 1, très vaguement dilués de quelques 2. Sous le pupitre – *Anti-Dühring* », c'est-à-dire que Maïakovski lit Engels. Plus loin, dans l'autobiographie : « Je me souviens très distinctement du petit livre bleu de Lénine *Deux tactiques*. J'aimais qu'on ait rogné les marges jusqu'aux lettres. Pour le faire passer dans la clandestinité. » Maïakovski a 13 ans. Au début de 1908, c'est-à-dire à 14 ans, il adhère au parti. Plus encore, il écrit dans son autobiographie qu'il fut élu membre du comité de Moscou du POSDR. Il quitte la gymnase et est arrêté pour la première fois, dans une affaire d'imprimerie clandestine.

L'enquêteur décide de l'inculper pour appartenance à un parti anticonstitutionnel. En cas de preuve de culpabilité, il risquait jusqu'à huit ans de travaux forcés.

Le jeune Maïakovski, 14 ans, est convoqué pour interrogatoire. L'interrogatoire est mené par un enquêteur pour affaires particulièrement importantes, Voltanovski. Voici la caractéristique de cet enquêteur, tirée de sa nécrologie dans le journal *Outro Rossat* du 15 janvier 1917 : « C'était un fonctionnaire inflexible. À la base de sa carrière bureaucratique : l'application impitoyable des prescriptions les plus sévères de la loi. »

Voilà que cet enquêteur, dès le lendemain de l'interrogatoire de Maïakovski, rend une ordonnance : « Eu égard à l'état de santé de l'accusé, à son âge – 14 ans – et au fait que ses déclarations méritent confiance, remettre ledit Maïakovski à la surveillance de la police à son lieu de résidence. »

Puis eut lieu le procès. Le mineur, noble de naissance, Vladimir Maïakovski, fut remis à ses parents pour correction. Les gros journaux *Moskovskie Vedomosti* et *Birjevyé Vedomosti* en rendirent compte dans la rubrique « Chronique judiciaire ».

La deuxième arrestation de Maïakovski eut lieu en janvier 1909. Dans le dossier du Département de la sûreté de Moscou n° 463, il est indiqué que le noble héréditaire Vladimir Vladimirovitch Maïakovski a été arrêté dans une affaire de bande de voleurs. La bande avait été démantelée dans la zone de résidences d'été de Losiny Ostrov, près de Moscou. La composition de la bande était mixte : membres du POSDR et SR. La tâche de la bande : des vols à des fins de parti. C'était l'occupation traditionnelle des révolutionnaires-terroristes dans la Russie du début du XX<sup>e</sup> siècle.

L'ordonnance sur l'arrestation de Maïakovski, 15 ans, et sur la perquisition à son domicile, rue Dolgoroukovskaïa, est signée par le gouverneur militaire de Moscou, le général-major Adrianov.

Là, l'histoire purement policière s'interrompt. Suit un épisode digne de la grande littérature russe. Gogol, Saltykov-Chtchedrine, Tchekhov – à vous de choisir :

« À Son Excellence Monsieur le gouverneur militaire de Moscou.

De la part de la veuve de l'assesseur de collège, Alexandra Alexeïevna Maïakovskaïa.

Pétition

Mon mari a servi 24 ans au Caucase et est mort en étant garde forestier, me laissant sans aucun moyen d'existence, avec trois enfants scolarisés. Et voilà que mon garçon, Votre Excellence, fils d'un père qui a servi 24 ans sans réserve et sans reproche, est aujourd'hui accusé de crimes politiques. Lors de la perquisition, rien de répréhensible n'a été trouvé, à l'exception d'un revolver qui se trouvait dans un coffre non fermé à clé. La présence de ce revolver m'a terriblement bouleversée.

Je vous prie d'ordonner au Département de la sûreté de remettre le garçon entre mes mains, sous ma responsabilité. »

La lettre de la mère de Maïakovski semble écrite exprès pour être lue par une actrice du Théâtre d'Art, la future artiste du peuple de l'URSS Anastasia Platonovna Zouïeva. Zouïeva, contrairement aux autres acteurs du MKhAT, n'était pas amie avec Maïakovski. Elle était amie avec Pasternak.

Boris Pasternak étudiait dans la même gymnase que Maïakovski. À l'été 1914, dans un café sur l'Arbat, lors d'un débat littéraire, Pasternak vit Maïakovski. Il se souvient : « L'aspect de ce jeune homme, au-delà de mon attente, m'était familier des couloirs de la 5<sup>e</sup> gymnase, où il étudiait deux classes en dessous. Sa chevelure ébouriffée me rappelait l'image d'un jeune terroriste chez Dostoïevski, l'un de ses personnages provinciaux. »

En hiver 1909, on relâcha de prison le jeune Vladimir Maïakovski, 15 ans, puis, en juin, on l'arrêta une troisième fois pour participation à l'organisation d'une évasion de détenus de la prison de Taganka à Moscou. L'évasion était organisée par les SR. L'arrestation de Maïakovski fut à nouveau entérinée par une ordonnance personnelle du gouverneur militaire de Moscou. Celui-ci, Adrianov, rend compte des participants à l'affaire, dont Maïakovski, au ministre de l'Intérieur.

Le ministre de l'Intérieur en 1909 est Piotr Arkadieievitch Stolypine. Il est aussi président du Conseil. Maïakovski est détenu successivement dans les maisons d'arrêt de Souchchevski, Basmanny et Miasnitski. À Miasnitski, il est élu doyen de chambrée. À 15 ans. On l'autorise à recevoir du matériel de dessin. Il obtient l'autorisation d'entrer dans les cellules des autres détenus dans l'affaire de l'évasion. Il dessine ses camarades de prison d'après nature, au crayon italien et à l'aquarelle.

Les transferts successifs d'une maison d'arrêt à l'autre s'expliquent par son comportement extrêmement libre. Tellement libre que le Département de la sûreté reçut une plainte du directeur de la maison d'arrêt de Miasnitski :

« Je vous prie humblement d'ordonner le transfert de Maïakovski dans un autre lieu de détention. Il m'a été transféré de la maison d'arrêt de Basmany déjà pour tumulte. »

Le 17 août, on transféra Maïakovski à Boutyrki, en cellule individuelle n° 103, aile gauche.

Le 24 août, il adresse au Département de la sûreté une demande de libération :

« Étant donné que le Département de la sûreté ne possède pas, et ne peut évidemment pas posséder de faits, ni même d'indices à charge, je vous prie respectueusement de bien vouloir me remettre en liberté. »

Du 21 septembre au 20 octobre 1909, le nom de Maïakovski figure sur la liste des détenus recevant un « repas amélioré ». Un repas amélioré, à Boutyrki, signifie cuisine au beurre et plat de viande pour le second service.

Le 7 octobre, Alexandra Alexeïevna Maïakovskaïa se rend en audience chez le gouverneur militaire de Moscou. Le même jour, Maïakovski lui-même écrit au gouverneur :

« Voilà déjà trois mois et cinq jours que je suis en détention. Premièrement, j'ai manqué les examens. Deuxièmement, ma santé commence à se détériorer. Je souffre de neurasthénie et d'anémie. Je vous prie respectueusement, Votre Excellence, d'examiner mon affaire et de me remettre en liberté. »

On lui répond : « Ne peut être libéré, car il doit être exilé pour trois ans dans le district de Narym. Les documents ont été transmis au ministre de l'Intérieur. On attend sa décision. »

L'affaire Maïakovski est transmise du Département de la sûreté de Moscou au ministère de l'Intérieur. Aussitôt après, le gouverneur autorise une visite de la famille.

Le Conseil spécial examine les circonstances de l'affaire du noble Vladimir Vladimirovitch Maïakovski. Le ministre de l'Intérieur Stolypine décide de clore le dossier Maïakovski. Celui-ci est relâché.

Ce que Maïakovski écrit à sa sortie de prison peut être considéré comme des paroles de gratitude adressées à Piotr Arkadievitch Stolypine :

« Si je reste au parti, il faudra que je devienne clandestin. Clandestin, on n'apprend rien. Si l'on secoue tout ce que j'ai lu, que restera-t-il ? La méthode marxiste. Mais cette arme n'est-elle pas tombée entre des mains d'enfant ? »

Apparemment, les enquêteurs avaient réussi à faire pénétrer cette idée dans la tête du jeune noble de 15 ans. Il est peu probable qu'ils aient eu besoin d'une aide ou d'une collaboration particulière de la part de ce délinquant mineur en échange de sa libération. Il est plus vraisemblable que le ministre de l'Intérieur Stolypine était simplement un homme normal.

En 1930, Maïakovski se tira une balle le jour anniversaire de Stolypine. En 1924, il écrit le poème « Kiev ». Neuf vers y sont consacrés à Stolypine, avec un respect personnel sans ambiguïté, alors qu'il n'y avait déjà plus trace du moindre monument à Stolypine.

Toute l'histoire des arrestations et libérations de Maïakovski fut publiée en 1958 dans le 65<sup>e</sup> volume de la série *Héritage littéraire*. La même année, le livre fut interdit et retiré des bibliothèques publiques. Cependant, le scandale le plus bruyant ne fut pas lié à l'histoire des relations du jeune Maïakovski avec le Département de la sûreté.

Dans ce 65<sup>e</sup> volume de *Héritage littéraire*, on publiait aussi la correspondance entre Maïakovski et Lili Brik. Le célèbre journaliste soviétique, chroniqueur politique de la *Pravda*, Iouri Joukhov,

réagit à la parution du livre par une lettre au Comité central du PCUS : « La correspondance de Maïakovski et Brik peut être utilisée par la propagande étrangère hostile. » Le Comité central adopta une résolution : « La correspondance privée des écrivains ne peut être publiée qu'avec l'autorisation spéciale du Comité central du PCUS. »

Lili Brik à Maïakovski, à Paris en 1924 :

« Avec le manteau de fourrure, 22 malheurs. Et quand je l'ai mis pour la première fois, j'ai provoqué dans le tramway un enthousiasme déchaîné avec mes genoux nus. »

Encore à Paris, à Maïakovski en 1927 :

« J'ai très envie d'une petite auto. Amène-m'en une, je t'en prie. Nous y avons beaucoup réfléchi avec papa. Et nous avons décidé : le mieux, c'est une Ford. »

Par « papa », Lili désigne son mari, Ossip.

Toujours à Paris, en 1928 :

« Dis à Elitchka d'acheter pour moi beaucoup de bas comme celui que je t'ai donné en modèle. Et trois paires absolument brillantes. Dans le sens : qu'ils brillent vraiment beaucoup. Et pas trop clairs non plus. »

Elitchka, dont parle Lili Brik, c'est sa sœur, Elsa Triolet, épouse de l'écrivain Louis Aragon, qui, auparavant, avait épousé un officier français, Triolet, et avait quitté la Russie avec lui. Maïakovski lui avait fait la cour avant Lili. À Paris, Maïakovski vit chez Aragon, et Elsa veille sur lui.

Avec Elsa, Maïakovski avait une idylle qui remontait à 1913. À l'époque, il faisait le dandy : il louait un habit, un haut-de-forme, une canne dans un magasin bon marché de la rue Sretenka. Il promenait Elsa en tramway le long de la place qui porterait plus tard son nom. Elsa Triolet se souvient : « Comme il était lourd, lourd, cet homme. »

Lili Brik se rappelle : « C'est ma sœur Elsa qui m'a présenté Volodia à Makhavino, à l'été 1915. Nous étions assises le soir sur un banc près de la datcha. Maïakovski est arrivé et il est parti se promener avec Elia. »

Le 19 septembre 1915, peu après cette rencontre avec Brik à la datcha de Makhavino, Maïakovski est mobilisé. Grâce à l'intervention de Gorki, il est affecté comme dessinateur à l'école automobile militaire de Petrograd. Gorki a fait jouer son piston parce qu'il aimait la poésie de Maïakovski d'avant la révolution. Avant 1917, Maïakovski est un excellent lyrique.

La critique littéraire soviétique lui pardonnera longtemps mal cette période lyrique. En juin 1930, c'est-à-dire immédiatement après la mort de Maïakovski, le critique littéraire connu Viatcheslav Polonski, dans un article consacré à la mort du poète, écrit : « Le chemin de Maïakovski est un chemin remarquable : celui d'un petit-bourgeois intellectuel vers le prolétariat. Il a cessé d'être un compagnon de route. Mais il n'est pas encore devenu un poète prolétarien. Il lui reste quelques traits de l'intelligentsia. Maïakovski est un relais. »

En 1915, tandis que Maïakovski, grâce à la protection de Gorki, sert dans l'école automobile, le mari de Lili, Ossip Brik, sert dans la même compagnie comme volontaire, grâce à la protection du célèbre ténor Sobinov. Lili rend visite à la fois à Maïakovski et à son mari. Ossip Brik est fils de commerçant héréditaire, propriétaire de la maison de commerce « Pavel Brik, veuve et fils » à Moscou. Ossip se préparait à devenir criminaliste. Dans le cadre de ses travaux scientifiques, il se penchait sur le destin des prostituées, se rendait sur les boulevards, avait avec elles de longues

conversations, les défendait gratuitement lors de démêlés avec la police. Les prostituées reconnaissantes l'appelaient « le papa des putains ».

En 1916, chez les Brik, est suspendu un portrait intitulé « Lili à Razliv ». Le peintre est Boris Grigoriev. Lili Brik y est représentée plus grande que nature, allongée dans l'herbe sur fond de coucher de soleil rouge vif. Ou d'incendie. Le tableau disparaîtra dans la tourmente révolutionnaire.

Lénine se rendra à Razliv après Lili Brik. À l'été 1916, Lili, avec une amie, voyage en train vers Tsarskoïe Selo. Elle se souvient : « En face de moi, en diagonale, était assis un étrange personnage qui me regardait de temps en temps. Je l'ai longtemps et sans gêne détaillé. Il a entièrement tourné ses yeux de mon côté. Ses yeux se sont révélés bleus et joyeux. D'un coup, il a caché son visage derrière sa barbiche et a reniflé. Ça m'a amusée, j'ai commencé à échanger des regards avec lui. »

Sur le quai de Tsarskoïe, son amie lui dit que c'était Raspoutine. Au retour, ils firent encore le trajet ensemble. Raspoutine lui dit :

« Tu dois absolument venir chez moi.

On prendra le thé. Prends ton mari aussi. Mais téléphone avant. Le numéro est... »

Elle n'y alla pas : Ossip ne le lui permit pas.

En 1916, parallèlement à Maïakovski, le grand-duc Dmitri Pavlovitch, futur assassin de Raspoutine, essaya aussi de courtiser Lili. Le général Vladimir Djoumkovski, commandant du corps séparé de gendarmes, qui supervisait la surveillance de Raspoutine, entra en 1921 au service de la Tchéka comme consultant pour les opérations « Trust » et « Syndicat-2 », qui se conclurent par l'arrestation, le rapatriement en URSS et la mort du célèbre terroriste SR Boris Savinkov. Avant de devenir consultant à la Tchéka, le général Djoumkovski était en prison. Pour sa libération, Niejdanova, Ermolova, Nemirovitch-Dantchenko, Knipper-Tchekhova intervinrent. Dzerjinski eut un entretien personnel avec Djoumkovski.

Lili Brik dit à Maïakovski : « Collaborer avec la Tchéka, c'est une affaire honorable. Nous, avec Ossip, nous coopérons depuis longtemps avec les organes. »

Dans l'appartement des Maïakovski-Brik, passage Gendrikov, Lili Iourievna tient un salon. Ce salon mondain soviétique mêle sans difficulté des employés de l'OGPU et la bohème artistique : le critique d'art, mari d'Akhmatova, Pounine, Boris Pasternak, le prosateur Chklovski, les peintres Kazimir Malevitch, Natan Altman et Alexandre Rodtchenko, les cinéastes Barnet et Eisenstein, l'écrivain Lev Kassil, le metteur en scène Meyerhold, le compositeur Chostakovitch, l'actrice Ioulia Solntseva. Des écrivains américains y passent aussi – Upton Sinclair et Theodore Dreiser. Et, en plus de tous ceux-là, les hauts responsables de l'OGPU.

En 1927, Maïakovski écrit : « Les soldats de Dzerjinski gardent l'Union. » Il consacre beaucoup de vers à l'OGPU.

Plus tard, un salon tout aussi mêlé se retrouvera chez Vsevolod Meyerhold et sa femme Zinaïda Raïkh. Le troisième grand salon moscovite, au milieu des années 1930, sera tenu par la femme du commissaire du peuple à l'Intérieur, Ejov, l'exécutant principal de la terreur stalinienne. En 1930, Ejov est encore vice-commissaire du peuple à l'Agriculture. La tâche principale de ce commissariat est d'achever la « dékoulakisation » et la collectivisation. La première vague extrêmement brutale de destruction de la paysannerie la plus capable de travailler est passée durant l'hiver 1929-1930. L'ossature vigoureuse du village fut brisée d'un seul coup, en trois mois à peine. Une fois pour toutes.

Le 2 mars 1930 paraît l'article de Staline « Le Vertige du succès ». L'idée maîtresse : dans la dékoulakisation, on a commis des excès. Staline ne pouvait pas ne pas marquer une pause. Au début de 1930, le ravitaillement alimentaire des villes est totalement désorganisé. Depuis février 1929, le pays vit sous régime de cartes de rationnement. En 1930, à cause de l'écrasement du village, même un système de cartes unique devient un luxe inabordable. La population du pays est divisée en quatre catégories. Ceux qui ont droit à manger le plus sont les ouvriers des grandes entreprises. Dans les petites usines, les rations sont plus maigres. À la troisième catégorie appartiennent les autres citoyens soviétiques. Au village, il n'est prévu aucun ravitaillement. Le village doit produire le blé et le livrer à l'État.

À la campagne, on demande : « Prenez tout, mais mettez-nous à la ration. » On ne leur donnera pas de ration. Mais il n'y a déjà plus rien à prendre dans les campagnes : en 1929, on a déjà vidé les greniers et pris le grain de semence.

En février 1930, l'OGPU commence à envoyer des rapports sur l'augmentation de la colère paysanne en Ukraine, au Kazakhstan, en Sibérie. De janvier à mars, plus de 2 000 soulèvements paysans ont lieu, impliquant plus de 800 000 personnes. Dans les villes, des émeutes de ravitaillement éclatent aussi. D'un rapport de l'OGPU :

« Dans les files d'attente, on dit : “On nous jette de la poudre aux yeux, et on nous donne un morceau de pain et un hareng pourri. Le meilleur, ils l'envoient à l'étranger.” »

C'est la pure vérité.

Staline écrit à Molotov : « Il faut forcer comme des enrégés l'exportation de grain. Nous exportons un million et demi de pouds par jour, il faut porter la norme quotidienne à trois ou quatre millions de pouds au minimum. Sinon, nous risquons de rester sans usines de construction mécanique. » Sur place, on s'efforce d'être à la hauteur. Dans la commune de l'Oural “Komintern”, on lance une initiative : raser complètement les cheveux des communardes pour acheter un tracteur avec les cheveux vendus.

En réalité, la première réaction des autorités locales à l'article de Staline « Le Vertige du succès » fut le choc. D'un rapport du GPU : « Dans la région de la Volga, un secrétaire de comité de district, après avoir lu l'article, s'est soulé de désespoir et a déchiré le portrait du camarade Staline. »

Quant à la population rurale, après la publication de l'article de Staline, tout le monde s'est empressé de quitter les kolkhozes. Dans un district de la région de Kourgan, une rumeur s'est répandue : un avion s'est posé dans un potager, avec à son bord Staline et Krupskaïa. Staline en personne distribue aux paysans les biens confisqués, et Nadejda Konstantinovna réprimande et gifle les présidents de soviets. Le secrétaire du comité de district, en entendant cela, s'est mis à téléphoner au comité régional, le secrétaire du comité régional à Moscou. Ce n'est qu'alors qu'on s'est calmé.

En mars 1930, les biens collectivisés sont rapidement remmenés des kolkhozes dans les fermes individuelles. On réussit même, pour un temps, à ramener le bétail à la maison. En se privant du peu qui leur restait, on recommence à le nourrir. Dans les cours des kolkhozes, il ne reste que les vaches des koulaks expulsés. Personne ne veut les prendre, et elles meuglent de faim.

Les responsables du parti et des soviets, ayant surmonté le premier choc de l'article de Staline, se reprennent et engagent une campagne de soutien à cet article. Cela se traduit d'abord par ceci : les présidents de soviets, les secrétaires de cellules du parti et du Komsomol, les employés des parquets, qui avaient sévi brutalement dans les campagnes durant la dékoulakisation, commencent à

se dénoncer les uns les autres à l'OGPU. Ceux qui s'étaient signalés par des pogroms, des violences et des beuveries manifestes sont mutés vers un travail de parti dans d'autres districts. Ceux qui se sont distingués par une cruauté particulière sont envoyés vers d'autres régions. À l'été 1930, dans beaucoup de villages, apparaissent ces cadres du parti inconnus de tous. Leur passé sanglant est ignoré dans leurs nouveaux lieux. Ils sourient, cajolent les femmes locales, à moitié affamées.

Au printemps 1930, on constate que le matériel et les instruments confisqués aux paysans koulaks et déportés n'ont pas été réparés pendant l'hiver dans les kolkhozes. Sans parler du matériel : pendant l'automne et l'hiver de la dékoulakisation, même le bois de chauffage n'a pas été préparé. On a pris celui des maisons laissées vides après le départ forcé des villageois. Ceux qui sont entrés dans les kolkhozes sont techniquement illettrés. Comme le rapportent les commissaires, le kolkhozien s'assoit au volant du tracteur dans un état d'ébriété supérieur à la moyenne.

Dans les kolkhozes, il n'y a pas de gens capables de manier la technique. Ceux qui savaient s'en servir et en instruisaient les autres ont été déportés. Les tracteurs laboureront moins d'un sixième des surfaces. Il n'y a pas de semences dans les campagnes. Les semences ne seront distribuées qu'avec parcimonie et progressivement, pour qu'on ne les mange ni ne les emporte à la maison.

En raison de la situation catastrophique à la campagne, les semailles de 1930 commencent plus tard que d'habitude. Officiellement, ce retard est expliqué par des conditions climatiques défavorables. En réalité, au printemps et à l'été 1930, le temps fut magnifique. Et ce n'est que grâce à ce temps que la récolte fut bonne. Pour un an, le climat repoussa l'arrivée de la terrible famine. En 1930, au village, ce n'est encore que la misère.

Le retard des semailles a même entraîné le report de l'ouverture du XVI<sup>e</sup> congrès du VKP(b), du 15 au 25 juin.

Dans son rapport au congrès, Staline, s'adressant à l'Occident, déclare : « Je pourrais dire que nous avons obtenu des succès stupéfiants, mais je n'aime pas effrayer les gens et je dirai donc : nous avons obtenu des résultats favorables. Vous saurez encore, messieurs, ce que l'on appelle, dans la langue des bolcheviks, des succès stupéfiants. »

À l'automne, le nombre de ceux qui veulent sortir des kolkhozes augmente. Mais on ne laisse plus sortir personne. On attache ainsi de fait les paysans à la terre. C'est, à l'état pur, le servage. Trois ans plus tard, en 1933, le servage sera définitivement établi en URSS. Il sera entériné par la loi dite « sur l'interdiction de l'otkhodnichestvo ». Ce terme désigne le fait de quitter sa terre saisonnièrement pour chercher du travail ailleurs. Il sera interdit aux paysans de quitter le kolkhoze sans autorisation spéciale.

Le prétexte de cette fixation des paysans à la terre sera la famine. Les paysans affamés, avec leurs enfants, se ruèrent vers les villes dans l'espoir de survivre. En réponse, l'État les attachera au sol. Les paysans ne recevront pas de passeports. Ce n'est qu'en 1974 qu'ils seront enfin égaux en droit avec les citadins. On commencera à leur délivrer des passeports, et ils obtiendront la liberté de mouvement dans le pays. La délivrance des passeports aux paysans ne sera achevée que le 31 décembre 1981.

En 1930, le jour, on laboure avec les vaches. Le soir, on les traite... avec du sang.

La même année 1930 apparaissent des directives de district : « Dételer les herses des vaches et les accrocher aux femmes ! » On ne peut pas tirer une herse seule : on attelait donc les femmes par

quatre. Une femme recevait une demi-ration de bête de trait, ou un huitième de ration de cheval. On attelait même des femmes enceintes.

Le 21 juillet 1930, l'arrestation d'Alexandre Tchayanov est décidée. C'est un savant de renommée européenne, professeur à l'Académie d'agriculture. Son idée principale : la petite exploitation paysanne familiale libre, à condition d'être organisée en coopérative et d'évoluer dans une économie de marché, possède une extraordinaire stabilité et capacité de survie. Les succès de l'agriculture russe avant la révolution confirment cette théorie.

En décembre 1929 déjà, Staline, s'exprimant devant une conférence d'agronomes marxistes, qualifiait la théorie de Tchayanov de préjugé, et prononçait le nom de Tchayanov comme un nom générique pour tout un groupe d'économistes soviétiques.

En réalité, en 1930, on arrête simultanément trois groupes de spécialistes – des savants, des ingénieurs, des planificateurs de Gosplan et du VSNKH. Au GPU, pour chacun de ces groupes, on fabrique une affaire politique séparée. Naissent alors les organisations fantômes « Parti paysan du travail », « Prompartia » et « Bureau menchevik de l'Union ». Staline exige que l'on découvre les liens de ces organisations avec les milieux de l'émigration. Il exige d'obtenir des aveux de préparation d'une intervention armée. En outre, Staline insiste pour que l'on établisse les liens de ces « partis » avec les vieux bolcheviks, surtout avec Boukharine. Boukharine a été écarté du Politburo dès 1929.

Au début, Staline plaide pour l'exécution des personnes arrêtées. Quelques jours plus tard, il estime plus opportun de monter des procès publics. Staline dit : « Nos messieurs les accusés ne pensent-ils pas reconnaître leurs erreurs et se couvrir honnêtement de crachats du point de vue politique, en reconnaissant au passage le bien-fondé de la collectivisation ? Ce serait très bien. »

L'organisation des procès-spectacles contre ces spécialistes « saboteurs » est confiée à Iakov Agranov, que l'on appelait simplement « Iania » dans la maison des Brik-Maïakovski.

La campagne ne passionnait guère Maïakovski. Il ne s'intéressait pas au village. En 1929, il écrit, et Meyerhold monte, la pièce satirique *La Punaise (Klopa)*. Musique de Chostakovitch. Principal rôle masculin : Ilyinski. Résultat : une critique féroce, qui frappe surtout Maïakovski. La pièce est qualifiée de calomnieuse. Maïakovski part en France. À Nice, il est assis dans un petit restaurant avec le peintre Annenkov. Maïakovski demande :

— Quand rentrez-vous à Moscou ?

Annenkov répond :

— Je n'y pense plus, je veux rester peintre.

Maïakovski dit :

— Moi, je rentre, parce que je ne suis déjà plus poète.

Et il éclate en sanglots. La serveuse prit peur. Maïakovski :

— Ce n'est rien, je me suis juste étouffé avec un noyau.

Au tout début de 1930, Maïakovski adhère soudain à la très officielle Association russe des écrivains prolétariens, la RAPP. La RAPP est dirigée par Léopold Averbakh, parent de Sverdlov et Jagoda, rédacteur en chef de la revue *Au poste littéraire*. Un an après la mort de Maïakovski, la RAPP sera dissoute. Averbakh sera exécuté en 1939. Mais à l'époque, en 1930, la RAPP est toute-puissante.

La recommandation pour l'adhésion de Maïakovski est signée par un fonctionnaire de la RAPP, Vladimir Soutyrine. En 1923, il avait joué le rôle de Batko Makhno dans le film culte de l'ère du premier NEP, *Les Petits Diables Rouges*. Peu après la mort de Maïakovski, Soutyrine abandonnera la littérature. Au milieu des années 1930, il est directeur d'un camp sur la presqu'île de Kola. Dans ce camp, sera détenu le futur acteur Vaclav Dvorjetski.

Dans les années 1960, Soutyrine revient à la littérature. Il devient secrétaire de la cellule du parti de l'Union des écrivains de Moscou.

Le 6 février 1930, Maïakovski est admis à l'unanimité à la RAPP. Le 16 mars, chez Meyerhold, a lieu la première de *La Baignoire (Bania)* de Maïakovski. La presse, après la représentation, écrit noir sur blanc : « *La Baignoire* est une représentation calomnieuse de la réalité soviétique. » La première a lieu quatre semaines avant le suicide.

Un jour, au passage Gendrikov, chez les Maïakovski-Brik, vient le peintre mexicain Diego Rivera, très intéressé par la personne de Trotski. En substance, les hauts cadres de l'OGPU qui fréquentaient la maison de Maïakovski à la fin des années 1920 étaient trotskistes eux aussi. Le célèbre aventurier, résident soviétique, SR, trotskiste, Iakov Blumkine, Maïakovski l'appelait « Blumotchka ».

En 1925, Maïakovski vient aux États-Unis avec Efraïm Sklianski. Sklianski était, peu de temps auparavant, premier adjoint de Trotski au Conseil militaire révolutionnaire, bras droit permanent de Trotski, le deuxième homme de l'Armée rouge pendant la guerre civile. Après la destitution de Trotski du commissariat à la Guerre, Sklianski devient directeur du trust « Mossoukno ».

À New York, Sklianski et Maïakovski sont reçus par un trotskiste influent, président de la société par actions « Amtorg », « principal marchand soviétique d'Amérique », Issaï Khourguine. Maïakovski vit chez Khourguine. C'est Khourguine qui lui a obtenu le visa américain. Auparavant, Maïakovski avait tenté de l'obtenir par l'intermédiaire de son ami, l'artiste émigré David Bourliouk. Bourliouk n'y est pas parvenu.

C'est alors que Khourguine l'a dépanné. C'est lui qui organise tous les voyages de Maïakovski aux États-Unis. Khourguine présente au poète Elizabeth Jones, l'émigrée russe Elizaveta Alekseïeva. Leur romance fut courte.

De Maïakovski, il lui resta des photos et des lettres. D'elle, à lui, resta une fille.

Le 27 août 1925, sur le lac Long Lake, Khourguine et Sklianski se noyèrent lors d'une promenade en barque, dans des circonstances obscures. Maïakovski pleura à chaudes larmes pendant la veillée funèbre. Il froissa le programme prévu de son séjour aux États-Unis et rentra à Moscou.

Trotski dira de Maïakovski : « Maïakovski est le plus faible dans ces œuvres où il est le plus accompli comme communiste. » Dans le poème « Jubilé », écrit pour le 125<sup>e</sup> anniversaire de Pouchkine, Maïakovski n'est pas assez accompli comme communiste. Et, au fond, ce n'est pas le problème. Le poème est ouvertement dénué de joie. On voit mal comment, dans les manuels scolaires, on a pu le présenter comme un modèle d'optimisme.

Maïakovski est mortellement attiré par Pouchkine. Il invente un jeu : Moi et Pouchkine. Pouchkine descend de son piédestal. C'est un jeu avec le Commandeur. Où le Commandeur est Pouchkine, et Maïakovski, Don Juan. La fin est claire : la poignée de main mortelle de la main de pierre. Derniers mots : « Je meurs – c'est fini. »

Dans « Jubilé », apparaît fugitivement un nom de famille inconnu : Rodov. Pourtant, le poète prolétarien et chef de cellule du parti à l'Institut de littérature russe à Leningrad, Semion Rodov, mérite une attention particulière. De la poésie de Semion Rodov :

Il y eut des doutes dans l'âme du tchékiste,  
Mais jamais sa main ne trembla.  
Et seul le petit Petia savait  
Comme son papa était tendre et fragile.

Dans la biographie du poète Rodov, un fait mérite une attention toute particulière. En 1930, le poète prolétarien Rodov s'installe, avec sa famille et sa bonne, dans l'appartement d'Alexandre Sergueïevitch Pouchkine sur les quais de la Moïka. Rodov s'y sent parfaitement à son aise. Une seule chose le contrarie : les passants dans la rue lèvent les yeux vers les fenêtres, parce qu'entre celles-ci se trouve la plaque commémorative : « Ici, le 29 janvier 1837, mourut Alexandre Sergueïevitch Pouchkine. » Cela irritait Rodov. La plaque fut bientôt descellée.

Le 12 avril, deux jours avant sa mort, Maïakovski parle avec le cinéaste Alexandre Dovjenko. En 1930, Dovjenko a tourné son film célèbre *La Terre*. Sujet : la collectivisation. La solution artistique n'a rien à voir avec le réalisme socialiste. En 1958, *La Terre* sera classé parmi les dix meilleurs films de tous les temps. En 1930, Staline ordonne : « Retirer du film les éléments pornographiques et autres éléments contraires à la politique soviétique. »

Maïakovski ne connaissait Dovjenko que de vue. Il lui dit : « Ce qui se passe autour de nous est insupportable, impossible. Il faut résister et unir les maîtres de la culture. »

Dovjenko écrivit ce souvenir quinze ans plus tard, en 1945.

À la fin de 1929, on refuse pour la première fois à Maïakovski l'autorisation de voyager à l'étranger.

Le 21 janvier 1930, au Bolchoï, pour le sixième anniversaire de la mort de Lénine, Maïakovski lit le poème *Vladimir Ilitch Lénine*. On l'applaudit pendant cinq minutes. L'amie de l'épouse de Staline, Nadejda Allilouïeva, Regina Glaz, se souvient : « Nadejda Sergueïevna et Staline ont été fascinés par Volodia. Il se tenait admirablement, sans regarder ni s'incliner vers leur loge. »

Le 1<sup>er</sup> février 1930, s'ouvre une exposition consacrée au vingtième anniversaire de l'activité créatrice de Maïakovski. La conception artistique de l'exposition est d'Alexandre Rodtchenko, son ami, photographe et peintre. On attendait toute la direction du pays, y compris Staline. Personne ne vint. Le troisième jour, se présenta le principal censeur soviétique, Platon Kerjentssev.

La femme de Lounatcharski se souvient : « La pâleur, l'air absent, le mutisme de Maïakovski ont marqué tous ceux qui sont venus à l'ouverture. On avait envie de pleurer. » Maïakovski commença son discours par ces mots : « Eh bien, les "barbes" ne sont pas venues. On se passera d'elles. »

La veille de l'ouverture, à Leningrad, la première de *La Baignoire* s'était soldée par un échec complet. Mikhaïl Zochchenko se souvient : « Le public accueillait la pièce avec une froideur meurtrière. Pas un éclat de rire. Pas un applaudissement après les deux premiers actes. »

Le mois suivant, la pièce ne fut pas retirée de l'affiche, mais le public ne venait pas, et les journaux la démolissaient.

À Moscou, sur l'exposition jubilaire, au-dessus du panneau des publications de Maïakovski dans la presse, on pouvait lire : « Maïakovski est incompréhensible aux masses. »

La seule publication sur l'exposition – dans *Komsomolskaïa Pravda* du 2 février. Une série d'articles sur l'œuvre de Maïakovski, avec son portrait, était prévue dans la revue *Presse et révolution*. On repoussa la parution jusqu'en avril. Au dernier moment, le portrait du poète fut retiré de la publication.

Ce retrait fut la conséquence d'une lettre du directeur de Gosizdat, Artemi Khalatov, à la rédaction de la revue. Khalatov avait écrit : « Comment la Presse de la révolution a-t-elle osé qualifier de grand poète révolutionnaire le compagnon de route Maïakovski ?! »

En 1935, cinq ans après que Maïakovski se fut tiré une balle, Lili Brik écrit une lettre à Staline : « Les livres de Maïakovski ne se trouvent pas en librairie, il est impossible de les acheter. Sur ordre du Narkompros, on a retiré du manuel de littérature pour 1935 les poèmes "Lénine" et "Ça va bien !". Je m'adresse à vous, car je ne vois pas d'autre moyen de faire exister l'immense héritage révolutionnaire de Maïakovski. »

Sur la lettre de Lili Brik figure la résolution de Staline :

« Au camarade Ejov. Je vous prie instamment d'attirer votre attention sur la lettre de Brik. Maïakovski était et demeure le meilleur et le plus talentueux poète de notre époque soviétique. Salutations. I. Staline. »

En 1935, Ejov est secrétaire du Comité central. Il lui reste moins d'un an avant sa nomination comme commissaire du peuple à l'Intérieur. Ejov s'occupe de l'organisation du musée Maïakovski et de l'édition de ses œuvres complètes.

Pasternak dira : « On a introduit Maïakovski comme on avait introduit la pomme de terre sous Catherine. »

Peu avant sa mort, Maïakovski avait parlé avec le poète Mikhaïl Svetlov, exclu du Komsomol pour trotskisme. Maïakovski lui demanda :

— À votre avis, Micha, m'arrêtera-t-on ?

— Mais voyons, vous, le premier poète de la révolution !

— C'est bien là le problème, Micha. C'est bien là le problème. »